

## PRIX LOUIS-GUILLOUX DES JEUNES 2026

**Gaspard Chauveau**

Élève de quatrième, collège François Truffaut, Betton

### Rêveurs blessés

#### Extrait

Un jour de 1917, dans les couloirs du lycée d'une petite ville de l'arrière, un professeur parmi les plus « va-t'en guerre » s'adresse à un de ses anciens élèves, qu'il soupçonne d'activisme pacifiste, pour lui donner une leçon de patriotisme :

*« ...permettez à votre vieux professeur [...] à votre vieux maître, qui, encore une fois vous aime bien, permettez-moi de vous donner un bon conseil : n'entrez pas en lutte contre les puissances. Vous serez brisé [...] J'ai eu votre âge, j'ai connu vos révoltes, elles sont si naturelles ! Mais ce ne sont que des feux de paille, [...] alors vous en reviendrez comme j'en suis revenu moi-même [...] Et puis, voyons, mais voyons, chacun ne doit-il pas en ce moment ne penser qu'à son devoir ? [...]. Ne soyez pas trop ...poète ».*

**Poète, poète, que voulait-il dire par poète ?** N'avons-nous donc pas le droit d'être chacun un peu rêveur ? Poète... poète... alors quoi ? Cela voulait dire ne plus penser ? Ne plus espérer ? Voilà ce qui me rongait depuis quelques heures maintenant. J'y songeais, et y songeais encore. Et si peut-être il n'avait pas voulu dire cela... S'il s'était trompé ? Pour continuer à me mentir à moi-même, je lui cherchais finalement des excuses. Mais ce qu'avait dit ce professeur était pourtant clair et je luttais pour l'entendre. Je ne l'acceptais pas. Je savais que l'on envoyait des jeunes mourir sur le front. Ce que je ne savais pas c'est qu'on le faisait si facilement. Il y avait dans son ton une légèreté insupportable, une cruelle décontraction. Ces mots ne sortiraient sûrement jamais de ma tête.

Avant de les entendre, j'étais encore dans l'innocence. J'étais encore un enfant qui croit au monde idéal, sans douleur, sans misère, sans cauchemar. Maintenant qu'il avait prononcé ces mots, j'étais comme un orphelin sans le réconfort de sa mère.

Comment pouvait-on nous encourager à faire la guerre et non la paix ? La paix était pour les rêveurs, les sensibles, les poètes comme il disait. Et qu'est-ce qu'il nous proposait en échange à nous, les jeunes ? Faire notre devoir et mourir pour la France qui faisait de ses propres enfants de la chair à canon.

Il se sentait sûrement compatriote ou bon citoyen mais en réalité c'était tout l'inverse, il était un traître ; il envoyait mourir les autres pour ses idées. Et quelles idées au juste ? Quelles idées justifiaient de faire le choix de la guerre ?

Et s'il disait vrai et qu'un jour moi aussi je renonçais à mes rêves de paix, à mes idéaux de liberté et de justice ? Et si mon destin n'était pas celui que j'imagine aujourd'hui ?

Quelle avait été sa vie pour qu'il ait aujourd'hui de telles idées ? Quels avaient été ses rêves désespérés, ses échecs et ses blessures ?

\*

**Poète, poète, que voulais-je dire par poète ?** Qu'en savais-je moi au fond, qui n'avais jamais mis un pied dans une guerre ? Moi qui en avais pourtant vu d'autres, des jeunes, 16 ans à peine, partir au front. Et moi qui à la place avait fui l'Est avec ma mère pour la Bretagne, moi qui avais quitté mes amis et ma Lorraine et les avais laissés aux mains prussiennes. Qu'en savais-je donc au fond moi qui m'étais toujours menti à moi-même, moi qui m'étais inventé une vie de combattant ?

Alors à qui d'autre à part à moi ces mots étaient-ils destinés ? Parce qu'au fond, si un jour quelqu'un m'avait dit de penser à mon devoir, ma vie aurait peut-être été bien différente : je n'aurais pas vécu avec la culpabilité. Le courage aurait remplacé la lâcheté, la honte se serait changée en fierté. Et même mort, mon nom aurait été inscrit sur un monument.

Il me semble avoir aussi dit : « *vous en reviendrez comme j'en suis revenu moi-même* », c'était insensé : moi qui n'ai jamais connu de révolte ! Si ma pauvre petite mère m'avait entendu, elle aurait été sûrement remplie de chagrin, elle qui m'a toujours protégé de tout : de la violence, de la haine, du malheur, du froid. Elle aurait alors eu ce même regard qu'elle avait posé sur moi un jour au parc, où enfant je m'étais moqué d'un de mes camarades. Ce regard déçu qui m'avait frappé en plein cœur.

J'ai eu une enfance discrète, j'étais le bon élève qui n'osait pas se faire remarquer. Celui qui était un peu dans l'ombre, au fond de la classe. Je suis ensuite devenu professeur, peut-être pour occuper la place d'adulte que j'attendais tant. Et voilà qu'aujourd'hui je la ridiculisais.

Je suis tellement dans mes pensées que je n'ai pas vu que je suis déjà au bout de la rue Emile Zola où se trouve ma maison. Emile Zola, ce grand homme méritant que tout oppose à moi ; il était courageux, je suis peureux, il était engagé, je suis déloyal, il était honnête, je suis un menteur. Je rentre à présent dans ma petite maison en ordre où flotte encore la douceur de mon enfance. Cette douceur qui renforce encore plus mes scrupules. Car si ces jeunes meurent sur le front, j'en serais l'un des coupables.

\*

Le jour suivant, dans un couloir du lycée, je le vis dans sa salle, à travers la porte entrouverte. Il était assis, le nez dans un journal. Je m'arrêtai devant sa porte, je voulais revoir son visage. La sonnerie retentit. Il se leva brusquement, comme s'il sortait d'un rêve. Il posa son journal et leva la tête. Nous nous fixions. Son regard

avait une émotion que je ne parvenais pas à comprendre. Une dizaine de secondes passèrent ou bien un peu plus ou moins, dans ces moments-là il est dur d'évaluer le temps. Il se leva et avança vers moi, comme s'il voulait me dire quelque chose. Cela semblait important. Mais quand il était à seulement à quelques mètres, je m'enfuis. Je ne pouvais entendre à nouveau un discours identique à celui d'hier. Il m'appela mais je fis le sourd.

Pendant deux jours on ne le revit plus. J'appris que c'était ses premiers jours d'absence depuis six ans. Qu'avait-il voulu me dire ? Je ne le saurai jamais. Car plus tard le directeur nous

appris qu'il était mort. Je fus étonné car il n'avait pas l'air malade. La rumeur disait qu'il s'était suicidé, mais je n'y croyais pas. Il me semblait si sûr de lui et de ses idées. Je ne savais pas réellement pourquoi je m'y intéressais tant. J'avais voulu qu'il meurt, mais maintenant qu'il l'était j'avais comme l'impression d'avoir une part de responsabilité.

\*

Le lendemain vers huit heures, j'ouvris un journal dans ma salle de classe. Je ne le lisais pas vraiment, je pensais à ma vie et mes échecs, à mes mensonges comme celui d'hier. La cloche sonna, alors je mis mon article sur le coin de mon bureau. En regardant la porte je le vis. Ce jeune, le même que celui d'hier. Il me fixait. Je me dis qu'il fallait peut-être tout avouer, au moins à lui. J'étais décidé et me levai pour tout lui dire, mais il me jeta un regard noir et parti. Le soir, en rentrant chez moi je m'allongeai sur mon lit. Je repensai à ma vie. Et voilà que j'étais seul dans ma maison, avec pour seule présence des scrupules indélébiles. Une seule question me rongait : devais-je renoncer au restant de ma vie ?